

en avertis, tournera à votre confusion et ne sera pas trop agréable pour votre protégée, digne dans tous les cas d'un meilleur sort. Maintenant, si je fais des révélations, vous en aurez été la cause et c'est à votre amie de vous conseiller de ne pas perdre une si belle occasion de vous taire. Mais vous n'en profiterez pas.

Je vous laisse la parole, si le cœur vous en dit. Je vous demande pardon, M. le rédacteur d'avoir été si long, tout en vous redemandant l'hospitalité pour une plus ample justification, si on revient à la charge.

Votre etc.,

X. X.

Montréal, 8 Août 1884.

P.S.—Si M. Ilstiki est confiant dans la justice de sa cause, j'espère qu'il signera de son nom s'il publie une autre correspondance et j'en ferai autant. Alors nous combattons à figures découvertes.

X. X.

## LE TESTAMENT DE MA TANTE SARAH

—Qu'est-ce donc que la tante Sarah ?

—Une respectable dame, ma foi ; bonne et aimable, quoique d'un certain âge.

—Qu'entendez-vous par un certain âge ?

—Parbleu, cet âge dont les femmes s'efforcent de dérober le chiffre, qu'en dépit de leurs efforts, le temps imprime toujours sur leur front.

—La tante Sarah était donc vieille.

—Vieille, ce n'est pas le mot, mais d'un âge mûr, or, de la maturité à la vieillesse, il y a loin, très loin.

*Les jours talonnent les jours*, dit le poète. La pauvre tante Sarah vit sa jeunesse s'enfuir. Fatal et cruel instant pour elle que celui où elle découvrit un premier fil argenté dans les tissus noirs de sa chevelure. Elle avait atteint un certain âge. Mots cabalistiques ! Epitaphe de l'espérance ! Les passions extrêmes se touchent. Un cœur né pour aimer et qui ne trouve point d'aliments à sa flamme, finit par se dévorer lui-même ou par haïr. La tante Sarah trouva un refuge dans la haine.

—Triste refuge !

—Et que fit-elle donc : se serait-elle avisée d'enterrer sa fortune avec elle ?

—Non, sans doute, car on n'eût point manqué d'exhumer la tante Sarah, elle s'est conduite autrement. Elle a légué tout son bien à ses cinq nièces, mais à une condition *sine qua non*.

—Et cette condition ?

—C'est de rester filles comme leur tante, sous peine pour les coupables de perdre leur part d'héritage, confisquée au profit des obéissantes.

—Mais si toutes les cinq se marient ?

—La fortune alors passe au plus proche héritier, c'est-à-dire à moi. Mais la tante Sarah n'a pu prévoir un pareil cas : cette hypothèse est absurde, si l'on considère que mes cinq cousines n'ont pas un penny vaillant par elles-mêmes. Le leg de leur tante est tout leur avoir, et nous ne sommes pas dans un siècle où l'on épouse des filles sans fortune. Les cinq héritières sont Cécilia Grey, pauvre orpheline, qui habitait avec sa tante, et les quatre Miss Warrender. Oh ! pourquoi la tante Sarah a-t-elle inséré cette grande clause résolutoire dans son testament ? J'aurais épousé Cécilia que j'aime ; mais puis-je m'embarquer dans le mariage avec une femme qui n'a rien, moi simple commis ? Non, c'est impossible, et pourtant, et pourtant !...

Allen Hyde n'acheva point sa pensée, mais il serra la main de son interlocuteur, le jeune Frédéric Harrow, qui s'éloigna en riant, à part lui du testament de la vieille fille.

Allen resté seul monta dans sa chambre et mit trois quarts d'heure à ajuster les boucles blondes de ses cheveux et le nœud de sa cravate. Puis franchissant l'escalier en deux il se trouva dans la rue.

En une omnibus le transporta loin du bruit de la cité. Un air plus frais voit dilater ses paumons, tandis que le parfum des fleurs et le

gazouillement des oiseaux charmaient ses sens ; il descendit devant un petit jardin, véritable corbeille de lis et de roses épanouis sous les croisées d'un modeste cottage.

Allen entra d'un air préoccupé dans une petite salle simple et propre. Une jeune femme blonde comme lui et qu'on aurait pu croire sa sœur, était accoudée, immobile et blanche comme une statue de marbre de Paros, sur une petite table un livre était ouvert. La belle liseuse reposait sa jolie tête sur une main mignonne et semblait avoir interrompu sa lecture pour réfléchir ou pleurer. Au bruit des pas d'Allen, elle releva son front qui se couvrit de rougeur.

—Ma chère Cécilia, dit Allen en prenant la main de la jeune femme pour la porter à ses lèvres, je viens vous faire mes adieux.

—Vos adieux, Allen ? Vous, nous quitter ; c'est impossible...

—Mais le testament de votre tante ?

—Mon cœur n'est pas changé, monsieur. Le vôtre le serait-il ? Oh ! oui sans doute ; vous ne pourrez épouser une femme sans fortune. Je suis bien malheureuse.

—Y pensez-vous Cécilia ? C'est moi qui ne puis accepter vos sacrifices : vous êtes riche, oubliez-moi.

—Et si j'aime mieux être pauvre avec vous !

Ces dernières paroles tranchèrent toutes les difficultés. Cécilia Grey devint Mistress Allen avant la fin de son deuil, et les Miss Warrender se partagèrent son cinquième d'héritage.

Les Miss Warrender, filles d'un honnête marchand de la cité, avaient reçu, grâce aux libéralités de leur tante Sarah, une éducation distinguée. Aussi méprisaient-elles cordialement le commerce paternel.

Les Miss Warrender s'occupaient le long du jour. Les élégantes ont réfléchi que l'inaction donne un air gauche ; qu'une femme pose mieux avec une broderie dans les mains que les bras pendant ou croisés.

Jémima dévidait de la soie, avec les plus blanches mains du monde ; Georgina improvisait des vers sur son album ; Caroline enseignait des riens à son perroquet, et Elisabeth, l'aînée de la famille, cousait des chemises pour les pauvres.

—Savez-vous les nouvelles ? dit Jémima au capitaine Waring qui, debout et presque appuyé sur le dossier de sa chaise, se caressait le menton ; savez-vous les nouvelles ?

—Ah ! ne me parlez pas de nouvelles : la politique m'assassine. Laissons tout ce radotage aux vieillards. Et après tout, y a-t-il rien de nouveau sous le soleil ? Demandez-le à ce bon roi Solomon.

—Parlez avec respect de ce grand roi, interrompit Elisabeth.

—Je le respecte infiniment, miss, répartit le capitaine, et je suis absolument de son avis. L'homme et les animaux des champs ont la même fin ; la vie est une routine : on naît, on se marie, on meurt et la toile baisse.

—Appeler le mariage une routine ! interrompit Georgina. Ah ! capitaine, vous êtes un matérialiste. Quoi ! cette pure union des âmes ! Oh ! je ne voudrais pas d'un homme qui comprit le mariage comme vous.

—Mais je ne parle pas des nouvelles politiques, reprit Jémima : savez-vous que notre cousine se marie ?

—Quelle cousine ?

—Mais nous n'en avons qu'une ; notre cousine Cécilia Grey. Comment, vous ne vous la rappelez pas ?

Le capitaine secoua la tête. Jémima sourit. Une femme apprend toujours avec plaisir qu'on en a oublié une autre ; la satisfaction est d'autant plus grande que l'oubliée est plus belle.

—Mais rappelez-vous-la donc. Une blonde toujours en robe blanche !

—Oui je crois me rappeler, une petite blonde fade.

Jémima était une brune piquante ; ses yeux pétillaient de joie.

—Eh bien ! elle s'est mariée malgré le testament de ma tante.

—Et quel est le fou qui l'épouse ? interrompit étourdiment le capitaine.

—Comment, le fou ? s'écria Jémima, rougissant jusqu'aux oreilles.

Le capitaine eut voulu retracter ses paroles, mais il était trop tard. D'ailleurs, depuis l'ouverture du fatal testament, il n'attendait qu'une occasion pour se retirer.

—J'oubliais l'heure de la revue, dit-il ; mesdames, agréez mes salutations.

—Le monstre ! s'écria Jémima dès qu'il eut le dos tourné, elle eut une violente attaque de nerfs.

Le capitaine n'était pas le seul monstre. Des quatre prétendants à la main des sœurs, trois avaient déjà déserté la maison. C'était par pure politesse que le capitaine prolongeait ses visites. Sans dot ! sans dot !... il faut bien aimer pour que ces deux mots ne glacent pas le sang.

—Savez-vous ce qui arriva ?

—Des quatre sœurs restèrent filles ?

—Non, du tout. M. Warrender, le papa, sans avoir le moyen de doter ses demoiselles, avait un commerce étendu et employait de nombreux commis, dont les quatre sœurs enduraient les hommages. Jémima et Caroline se contentèrent des doublures à défaut de chefs d'emploi. Rester filles quand toute la cité s'était entretenue de leur mariage ! Elles avaient trop de cœur pour cela. Elles firent donc deux heureux, malgré les représentations de leur père. Pour Georgina, son esprit romanesque ne pouvait se résigner à une mésalliance. Elle avait reçu les hommages d'un lord ruiné, que le testament de la tante Sarah mit en fuite. Un soir, à l'opéra, la romantique demoiselle, éblouie par les diamants d'une duchesse, n'en pouvait détacher ses yeux, lorsqu'un gros vieillard, bâti comme un Silène, remarqua son extase.

—Vous aimez les diamants, lui dit-il, ma belle dame ; comment trouvez-vous celui-ci ? Et il posa cavalièrement sur la main gantée de sa voisine un énorme doigt garni d'un brillant magnifique.

—Je le trouve très beau, répartit Georgina, un peu déconcertée d'avoir laissé lire dans sa pensée.

—Eh bien ! reprit le nabab, ma défunte épouse avait une parure complète de ces mêmes brillants, et je la destine à celle qui consolera mon veuvage.

Cette déclaration était un peu brusque quoique indirecte. Georgina ne sut que répondre. Mais avant la fin de la représentation, le nabab était parvenu à lui faire comprendre que, si les cheveux blancs d'un veuf ne l'effrayaient pas, il ne tenait qu'à elle d'éclipser toutes les duchesses par l'éclat de ses parures.

Georgina, rêvant jadis un lord, avait cru pour un moment rencontrer son idéal dans le lord ruiné ; mais elle réfléchit que c'était là un pur rêve, et les offres du nabab furent acceptées.

Restait la modeste et charitable Elisabeth : pour celle-là, ce n'était pas des diamants qui pouvaient la séduire. Elle continuait à coudre des chemises pour les pauvres et d'assister aux sermons du révérend Docteur Sunbeam ; ce même Docteur Sunbeam, après avoir recherché la main de sa chaste paroissienne, s'était éloi-gné depuis le testament de la tante Sarah.

Quelques temps après le mariage de Georgina et du nabab, Elisabeth, désormais seule